

LETTRE D'INFORMATION N° 61 - JUIN 2022

LE MOT DU PRÉSIDENT

Bien chers amis,

Après plusieurs *Lettres* un peu moroses, du fait de la pandémie, le moral s'est amélioré, nos activités ayant réellement repris.

Le cycle des conférences a pu être mené jusqu'à son terme, avec un public parfois plus clairsemé que d'habitude, sans aucun doute du fait des mesures sanitaires encore en vigueur. Pour ceux qui n'ont pas pu y assister, sachez que les Musées de Strasbourg, qui nous accueillent déjà gracieusement dans leur auditorium, enregistrent désormais ces manifestations. Nous sommes dans l'attente d'une convention qui, dès que signée, permettra leur mise en ligne. Le programme des sorties, avant tout calé sur ce printemps, a de même redémarré. La visite des châteaux d'Andlau et de Spesbourg a fait le plein et nous espérons que vous serez nombreux également à vous inscrire pour les découvertes du monde minier à Sainte Marie-aux Mines (le 12 juin) et de Pont-à-Mousson (le 3 juillet).

Notre Société a aussi tenu son assemblée générale début avril à Rouffach. Selon une vieille tradition, nous alternons de département chaque année, une fois dans le Haut-Rhin, une fois dans le Bas-Rhin. Généralement, dans le Haut-Rhin, nous sommes peu nombreux. Les facétieux pourraient y voir un effet induit de la frontière du Landgraben, mais en réalité, les membres bas-rhinois sont tout simplement en majorité (de l'ordre des 2/3 environ). Mais ici, ô surprise, notre assemblée a été très

fournie et je remercie vivement les présents. Nous avons aussi été très bien accueillis par la municipalité, Mr Kammerer, adjoint à la Culture et au patrimoine ayant été présent tout au long de la journée, tout comme Mme Rueff, archiviste.

Nous avons bien évidemment examiné les divers points d'une assemblée générale ordinaire, entre le rapport d'activité du président, les finances, le renouvellement partiel du conseil d'administration, les projets. L'après-midi a été consacrée à la visite de l'ancien cou-

vent des Récollets et de la maison Bannwarth, une belle et grande demeure du XVI^e siècle. Le soleil ayant aussi été de la partie, nous avons donc passé une belle journée. Vous pourrez en lire le compte-rendu détaillé sur notre site web.

Cette redécouverte de Rouffach a aussi été l'occasion de discuter avec les représentants de la municipalité pour y programmer des activités spécifiques lors

des *Journées européennes de Patrimoine* de septembre. Nous comptons déjà reprendre l'idée d'un programme-découverte d'un lieu, sous forme de jeu de piste ouvert aux enfants, selon une formule qui avait bien marché à Saverne avant la pandémie. Notre balade dominicale dans cette jolie bourgade au patrimoine bâti exceptionnel, avec des trésors de légendes et de pépites, parfois de grandes histoires nous a séduit. Le "marché" a donc été conclu avec les édiles du lieu.

Puisque nous évoquons le site web, vous avez dû



Vue de l'assemblée de 2022 à Rouffach (cliché Mathias Higelin)

vous apercevoir qu'il n'a pas été très à la page ces temps derniers. Nous avons en effet engagé un toilettage technique important, mais qui a malheureusement retardé les mises à jour de nos informations. La constitution d'une petite équipe de choc interne, devrait désormais en assurer la réactualisation au jour le jour, mais aussi le faire évoluer pour proposer d'autres rubriques.



La Société dans l'ancien cloître des Récollets à Rouffach (cliché M. Higelin)

Nos *Cahiers* vous ont été livrés en février, plus tard que de coutume. Certains d'entre vous s'en sont émus par courriel, avec raison. Nous aurions dû vous faire part d'un petit mot d'explication et d'excuses, d'autant que votre cotisation est directement en lien avec leur parution. Au départ, nous avions en effet un peu baissé la garde dans la gestion des délais de mise en forme, du fait de notre absence du Salon des Livres de Colmar de fin novembre, notre publication étant chaque année calée sur ce moment important de l'édition régionale. Mais est venue s'y ajouter la crise du papier, avec des délais de livraison sur lesquels, cette fois, nous n'avions aucune prise. Ces questions d'approvisionnement semblant se prolonger, nous croisons les doigts pour la mouture de fin 2022. Comme d'habitude, le sommaire, en tout cas, est étoffé et diversifié, la livraison des articles pour relecture ayant désormais démarré. Comme nous avons nous même pris du retard dans l'édition des *Cahiers*, nous vous devons une certaine indulgence dans le paiement des cotisations. Mais j'en profite quand même pour rappeler aux retardataires leurs devoirs associatifs : selon nos règles, trois ans sans cotisation entraînent l'exclusion.

Quant aux activités patrimoniales, vous lirez des articles dans cette *Lettre d'Informations* qui en évoquent deux importantes, la restauration des bains municipaux de la Victoire à Strasbourg et le Dinghoff à Schiltigheim.

Pour finir, une remarque « coup de cœur » pour un dossier publié récemment le même jour par *L'Alsace* et les *Dernières Nouvelles d'Alsace*. Consacré aux efforts menés au cours de ces 50 dernières années en faveur de la

sauvegarde de notre habitat rural ancien, ce dossier livre des clés générales pour comprendre les enjeux des batailles locales autour de la destruction de maisons alsaciennes, désormais régulièrement à la une de nos informations. Il rappelle les origines d'un mouvement qui, autour de Marc Grodwohl, avait permis une prise de conscience de l'érosion de notre patrimoine bâti, débouchant sur la fondation de l'Écomusée d'Alsace. Grâce à ce vaisseau amiral et une multitude d'autres actions plus locales, le temps de la destruction systématique a été suspendu un moment, la vieille maison de famille réhabilitée livrant alors la même image valorisante que le pavillon neuf aux normes du confort moderne.



La propriété Bannwarth, rue Rettig à Rouffach (cliché J.-J. Schwiien, 2018)

Mais hélas, depuis quelques années, une nouvelle fièvre immobilière en cœur de village rase les maisons anciennes et à une vitesse telle que, d'ici peu, le bon mot d'Alphonse Allais de transfert des villes à la campagne sera devenu une réalité. Les processus à l'œuvre sont différents et quelques pistes sont données dans l'article. Mais comme autrefois, on voit poindre des réactions et prises de conscience de l'intérêt de la sauvegarde du tissu ancien, en lien avec les nouvelles questions du développement durable. On est passé de la querelle entre les Anciens et les Modernes à la confrontation du temps long et du « tout, tout de suite ». En filigrane, les questions identitaires restent, oscillant entre une Alsace profonde et un humanisme éclairé. Merci donc au journaliste qui a su résumer et illustrer l'un des enjeux forts de notre histoire récente, posant çà et là les petits cailloux de réflexions à développer.

Jean-Jacques SCHWIEN

CHRONIQUE DES SITES INTERNET

Cette chronique est restée vide depuis un moment. Nous la réactivons aujourd'hui, avec un appel au peuple : merci de nous transmettre des liens de sites web qui pourraient intéresser nos membres !

Obermundat. Le blog sur l'histoire de Rouffach : <https://obermundat.org/>

Notre Assemblée générale à Rouffach nous donne l'occasion de signaler à nos membres un site internet tout à fait original. Créé par Gérard MICHEL, ancien professeur de Lettres et formé à la paléographie par Bernhard Metz et Elisabeth Clementz, ce site édite depuis plusieurs années des données sur l'histoire de Rouffach et environs, issu des recherches personnelles de l'auteur. G. Michel est membre de notre Société mais aussi le coauteur, avec Marc Grodwohl, de notre publication hors-série consacrée en 2019 aux *Cochons de ville, cochons des bois*.

L'Obermundat, pour ceux qui ne le connaissent pas, est le nom donné à la seigneurie haut-rhinoise de l'évêque de Strasbourg. Ce territoire avait fait l'objet d'un travail de recherches historiques remarquable de la part de Thiébaud Walter, sundgauvien d'origine, président du Club vosgien, enseignant à Rouffach et Maire de la commune au début du XX^e siècle. Par la suite, l'archiviste Pierre-Paul Faust et sa moustache éponyme, bien connu de nos membres, a continué l'œuvre de recherches historiques et archéologiques, mais malheureusement chichement publiées.

Cela a donc été une bonne surprise que la création de ce blog par Gérard Michel. L'auteur a pris le parti de publier ses recherches sous forme d'articles, mais sans passer par la case habituelle des revues papier. Bien sûr, du fait de la floraison de sites web amateurs dans le domaine historique, aux contenus pas toujours conformes aux règles de la recherche scientifique, ce blog a d'abord été regardé avec un certain scepticisme. Mais il s'est vite avéré qu'il y avait là un travail de qualité, édité selon des

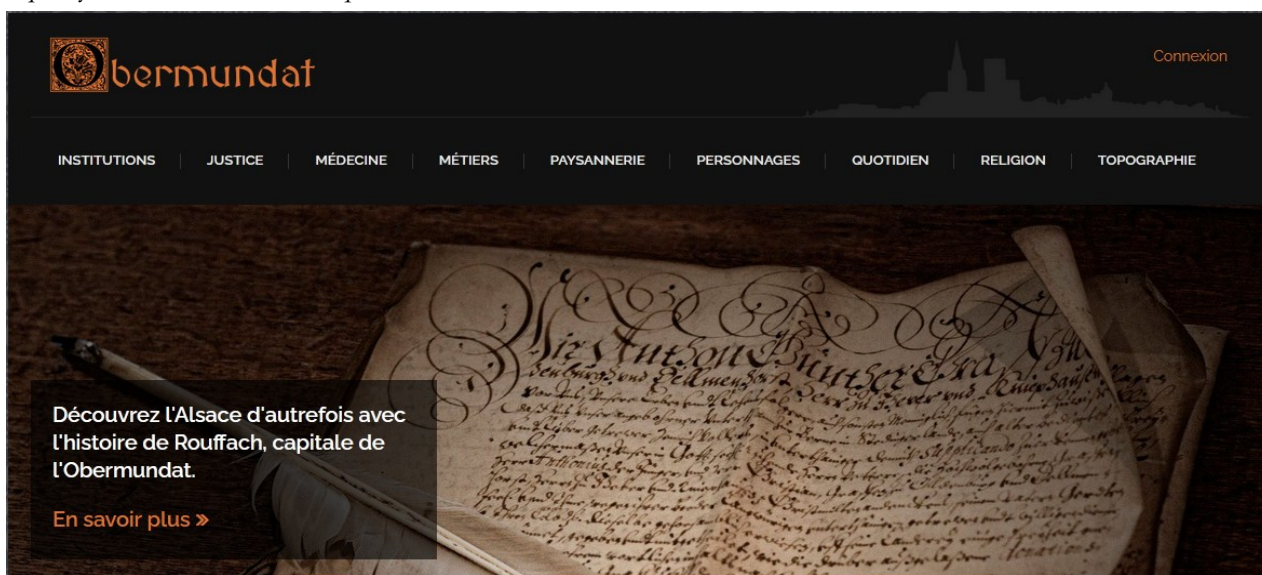
modalités adaptées aux outils et besoins de notre temps, tout en respectant les normes éditoriales.

Globalement, en effet, ce blog revisite la forme de nos cartulaires et éditions de sources, en privilégiant la transcription de documents d'archives référencés, la mise en ligne de ressources iconographiques et parfois d'objets. Chaque document ou ensemble de documents est commenté, leur contenu replacé dans le contexte de l'histoire du lieu. Du point de vue chronologique, les articles couvrent l'histoire de la ville et du Haut-Mundat entre le Moyen Âge et le XX^e siècle, avec une prédilection pour les années 1400-1650. Pour faciliter la recherche, un bandeau propose des entrées thématiques.

Le choix d'un blog avec des articles mis en ligne en vrac, si l'on peut dire, donne une grande souplesse à l'auteur, qui accumule les données et les met à disposition des lecteurs au fur et à mesure de ses recherches; elle autorise aussi des illustrations en grand nombre; elle permet enfin des compléments ou corrections sans aucune des contraintes des publications papier.

La forme du blog ne permet pas facilement de visualiser la totalité des items, mais il est certain que ce sont des centaines d'articles qui sont désormais en ligne. C'est au final une belle suite à l'*Urkundenbuch* de T. Walter, augmenté d'une riche iconographie et étendu à la période moderne, avec une indexation automatique, facilitée par le langage spécifique à Internet.

Jean-Jacques SCHWIEN



ENTRETIENS DU PATRIMOINE D'ALSACE

La *Lettre d'information* de la SCMHA poursuit ici la publication des « Entretiens du patrimoine d'Alsace ». Cette rubrique vise à faire connaître les acteurs du patrimoine œuvrant dans la région, qu'ils soient professionnels ou bénévoles impliqués dans des associations, qu'ils soient en charge de la gestion ou de la protection du patrimoine, chercheurs (historiens, historiens de l'art, archéologues, etc.), architectes, artisans, restaurateurs, etc. L'important est qu'ils soient passionnés et que leur action soit remarquable.

JACKY KOCH, UN ARCHÉOLOGUE QUI MONTE AU CRÉNEAU

Propos recueillis par Mathias HIGELIN



Jacky Koch est avant tout connu pour être l'archéologue des châteaux forts alsaciens. Ce grand bonhomme à forte personnalité, jovial et taquin, a débuté sa carrière au début des années 1990, au moment de l'essor de l'archéologie professionnelle, avant la loi de 2001 institutionnalisant l'archéologie préventive. Il est aujourd'hui en poste au sein d'Archéologie Alsace, un établissement public de la Collectivité européenne d'Alsace. Après avoir été responsable d'opération pendant de nombreuses années (plus de 125 opérations à son actif !), il est en passe d'occuper un nouveau poste : celui de chef de service de l'unité des périodes historiques. Investi dans plusieurs instances de la recherche et du patrimoine, il est notamment expert auprès de la Commission Territoriale de la Recherche Archéologique depuis 2017 et membre du conseil scientifique de l'Europäisches Burgeninstitut (Institut européen des châteaux forts). Avant la lecture de cet entretien, il me faut évidemment avertir le lecteur que retranscrire un échange avec Jacky à l'écrit, c'est passer à côté d'une bande-son aussi régionale que savoureuse.

Peux-tu nous dire dans quel environnement tu as grandi et comment est née cette passion du patrimoine régional ?

Je suis né en 1964 à La Walck et j'ai grandi dans la région de Haguenau à Schweighouse-sur-Moder, un milieu rural et industriel. Ma mère était au foyer et mon père, né dans les années 1930, technicien en bâtiment, c'est-à-dire un architecte « non diplômé ». Mon histoire familiale est très liée à l'histoire régionale. Mon grand-père maternel, qui vivait avec nous, a marqué mon enfance. Né à la fin du XIX^e siècle, il avait fait la Grande Guerre et nous racontait les histoires de son temps, une époque très différente de la mienne étant né pendant les Trente Glorieuses. Il ne parlait pratiquement pas le français, mais, lors de sa mobilisation en 1914, il avait réussi à se faire soupçonner de francophilie. De ce fait, il est devenu palefrenier chez un officier allemand qui était chargé de le surveiller. Il était vraiment un personnage marquant d'un autre temps, à la fois ouvrier et paysan. Mon attrait et ma curiosité pour l'histoire et la sociologie avaient aussi déjà été éveillés petit, par la présence d'une importante communauté de Manouches dans mon village natal qui engendrait un certain brassage cul-

turel. Mon père avait vécu l'arrivée des Américains en novembre 1944, juste à temps pour éviter les Jeunesses Hitlériennes, puis l'opération *Nordwind* en janvier 1945. Cette histoire était encore très présente matériellement dans chaque maison quand j'étais gamin. Je fouinais dans les caves, les greniers, les granges à la recherche des trucs marqués US, des objets militaires devenus inutiles, mais qui m'intriguaient et pour lesquels j'imaginai pleins d'histoires. Chez une voisine, c'était un véritable terrain d'aventure ! Une sorte de musée de la première moitié du XX^e siècle. Une part de ce que les gens vont aujourd'hui chercher à l'Écomusée était à portée de main. Le summum c'était le casque allemand reconverti en louche à purin dans quelques fermes.

Durant les week-ends, on partait en promenade dans les Vosges du Nord, les ruines de châteaux troglodytes étaient mes terrains de jeux et d'aventure (Windstein, Fleckenstein, etc.). C'était dangereux et je fichais des sueurs froides aux adultes qui m'accompagnaient. À l'adolescence, j'ai eu aussi envie de savoir comment cela fonctionnait, devenant progressivement observateur des traces laissées sur ces ruines. Et puis les châteaux, c'est aussi une passion de la montagne et de la nature ! Et

alors comment ne pas s'intéresser à l'archéologie quand la tradition orale localisait la « tombe d'Attila » à la confluence de la Moder et de la Zinsel ? Une appropriation par les anciens des découvertes de gisements protohistoriques sur le territoire communal...

Quel a été ton parcours de formation et comment as-tu fait tes premiers pas dans l'archéologie professionnelle ?

J'ai fait mon collège et mon lycée à Haguenau et obtenu un bac littéraire avec un 15 sur 20 en philo, la meilleure note de la classe, alors que ma moyenne durant l'année était de 10 ! J'avais l'envie d'étudier l'histoire régionale, c'était une passion. J'ai ensuite commencé la fac d'histoire en 1982 à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Les études ont été un peu laborieuses, le cursus ne correspondait pas vraiment à mes attentes : les cours d'archéologie parlaient essentiellement de la Grèce ancienne ou de l'Égypte, moi je voulais faire de l'archéologie régionale. J'ai été en revanche passionné par les cours de Francis Rapp qui, lorsque j'étais en licence dans les années 1980, organisait des séminaires de licence et au-delà les samedis à la fac. Il y recevait les bénévoles et acteurs de la recherche régionale, archéologues et historiens. Je me souviens notamment des interventions de Pierre Fluck et Bruno Ancel, compères de l'époque, venus présenter leurs recherches sur l'archéologie minière qui avaient piqué ma curiosité des mondes souterrains. Serais-je un préhistorien raté ? ! Si j'avais grandi dans une autre région avec des grottes, j'aurais sans doute suivi une toute autre voie. Il y eut également une excursion sur les fouilles menées par Charles-Laurent Salch aux châteaux d'Ottrott, le premier chantier d'archéologie médiévale que j'ai visité ! Vers l'âge de 21 ou 22 ans, influencé par des cours de mise en pratique, j'ai commencé à me constituer une importante photothèque des ruines des châteaux des Vosges du Nord, en réalisant parfois mes premiers relevés du bâti que je pouvais mettre au net avec le matériel de mon père (table à dessin, stylo Rotring, etc.).

C'est à 23 ans que j'ai pu participer à ma première fouille bénévole, car je devais auparavant travailler l'été pour assurer une partie du financement de mes études. Il s'agit de celle menée à Ernolsheim-lès-Saverne par Bernard Haegel et René Kill sur le château du Warthenberg. C'est avec eux que j'ai appris à fouiller, ils ont largement participé à ma formation technique et de terrain. C'est aussi avec cette équipe que j'ai notamment fait la connaissance de Bernadette Schnitzler et Bernard Metz. J'ai

aussi eu l'occasion de passer de longues heures à discuter avec René Schellmanns de toutes les facettes d'archéologie, de Préhistoire autant que d'archéologie médiévale.



Jacky en gaulois pendant une manif à Paris au milieu des années 1990. (Cliché M. Talon)

Parallèlement se tramait autre chose : le service national qu'on pouvait reporter jusqu'à 24 ans pour les étudiants. C'est François Pétry, alors directeur des Antiquités historiques d'Alsace, qui m'a proposé de venir faire mon service avec le statut d'objecteur de conscience, ce qui m'a fait entrer dans le métier, comme beaucoup de gens de ma génération. Entre janvier 1988 et décembre 1989, j'étais une sorte d'agent du SRA (technicien de fouille, lavage, dessin, etc.), dans la même promo que Richard Nilles, et travaillais notamment pour Marie-Dominique Waton sur des opérations qu'elle instruisait et qu'elle menait en tant que responsable d'opération, dans le cadre de projets de construction comme celui d'un bâtiment à côté de l'église Saint-Thomas à Strasbourg. Parallèlement, François Pétry m'avait confié des missions sur des vestiges du Moyen Âge que je réalisais seul : l'ancien couvent médiéval de Neuwiller-lès-Saverne ou un tronçon de la fortification urbaine de Diemeringen. Ce qui m'a intéressé dans l'archéologie, c'est qu'il s'agit à la fois d'un métier intellectuel et manuel.

Comment se sont déroulées ces premières années professionnelles ?

Après mon service civil, j'ai profité d'une période de montée en puissance des chantiers archéologiques et donc beaucoup d'embauches. Pour mon premier contrat, j'ai été technicien sur une fouille de Jean-Jacques Schwien, rue de Zurich à Strasbourg. Parallèlement, un contrat de plan État-Région pour la sauvegarde d'un

certain nombre de ruines comme l'Oedenbourg à Orschwiller, le Schlossberg à Kayserberg ou encore le Lichtenberg, pousse François Pétry à m'encourager à me spécialiser dans l'étude des châteaux. À cette époque, il y avait un Architecte en chef des Monuments Historiques, affecté par département, comme Patrick Ponsot, spécialiste de la Renaissance française qui avait régulièrement besoin de l'expertise d'un archéologue sur les ruines castrales. J'ai ainsi fréquemment travaillé sur cette thématique à partir de 1990. En 1994, j'ai profité d'un plan de cédésation en étant embauché à l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (AFAN), un plan mené grâce aux syndicats qui montaient régulièrement au créneau pour défendre la création d'un établissement public ou la multiplication des postes au Ministère de la Culture. On militait pour un service public renforcé de l'archéologie ! Il fallait clarifier les choses, on était à un moment qui faisait suite aux Trente Glorieuses pendant lesquelles des milliers de sites avaient été détruits. Les tracts tombaient des fax ! Pour frapper le ministère au portefeuille, on allait régulièrement bloquer l'entrée du Haut-Koenigsbourg avec les camarades lorrains, provoquant au passage des sueurs froides à Monique Fuchs, alors conservatrice du monument. Des années pas faciles, il fallait avoir une part de militantisme et, aussi, d'insouciance. Dans les années 1990, on montait régulièrement rue de Valois à Paris, au moins une fois par an. Un jour d'inauguration de la Foire internationale d'Art Contemporain, pendant le discours de Catherine Trautmann, ministre de la culture à ce moment-là, on avait embrouillé les CRS en se mêlant au public avec des banderoles. Une autre fois, c'était à Saint-Dié, pendant le discours inaugural du Festival International de Géographie où on a crié des slogans tel : « archéologie privatisée, patrimoine assassiné » ! On s'est fait sortir avec quelques coups de matraques par les flics, qui se sont d'ailleurs fait siffler par l'assistance universitaire. Celle-ci nous a finalement permis d'intervenir à la tribune officielle ensuite. Il y eut le cas d'une cérémonie officielle à Paris, en présence de la ministre de la culture, où Joëlle Burnouf, invitée, avait remplacé son discours par une motion transmise par les collègues.

Parmi mes premières responsabilités de fouille, celle du couvent des Sœurs de la Divine Providence à Ribeauvillé au début de l'année 1996 m'a marqué. On a fouillé l'église installée sur une ancienne cour des Ribeaupierre du XIII^e siècle, une intervention avant l'installation d'un chauffage au sol. J'avais fait la connaissance de Maurice Seiller, une année auparavant quand il avait alerté le SRA

à propos d'une importante tranchée sur la place de la mairie attenante et avait détruit une partie des sépultures conventuelles, sans aucun suivi archéologique. De cette rencontre est née une forte amitié ! Il m'a notamment fait bosser ensuite sur l'entrée du château du Haut-Ribeaupierre, une opération financée par l'association pour la conservation et la restauration des Trois Châteaux de Ribeauvillé.



Au cours d'une campagne au château du Lichtenberg en 2001
(Cliché G. Messang)

Après 2001, dans quelles conditions as-tu développé tes recherches sur les châteaux ?

L'AFAN était déjà bien structurée, une sorte d'agence de moyen des services de l'État, mais l'Inrap a éclairci cette organisation par une codification et une clarification des rôles entre le SRA (son rôle est devenu plus administratif) et l'opérateur (avant, le responsable d'opération avait la gestion du budget et faisait presque les cahiers des charges scientifiques). Ce changement n'a pas eu de gros impact sur mon travail. Il y a eu néanmoins un flottement sur l'archéologie du bâti qui a été un oubli (volontaire ?) de la loi de 2001 sur l'archéologie préventive. Il a fallu ensuite plusieurs années de discussions au sein du Conseil national de la recherche archéologique (CNRA) pour que le bâti puisse être considéré dans les prescriptions des SRA. Auparavant, c'était les Monuments historiques qui finançaient majoritairement cette archéologie, mais les recherches restaient ainsi limitées aux édifices classés (églises, châteaux). Aujourd'hui, l'archéologie du bâti est passée dans le régime du préventif avec un financement par l'aménageur. Dès le début des années 1990 en Alsace, le Conservateur régional de l'archéologie et le Conservateur régional des monuments historiques travaillaient main dans la main pour

mettre en place un financement des études de bâti : 5% en moyenne du budget des projets de restauration devaient être affectés à l'opération archéologique.

Avec l'Inrap, au début, j'ai ainsi dû me concentrer sur le sous-sol, comme dans le secteur de la collégiale à Thann (archéologie urbaine et funéraire), les études de bâti devenant plus rares. J'ai néanmoins pu poursuivre quelques opérations comme au château du Lichtenberg. Je suis toujours resté dans une approche régionale, j'ai eu l'occasion de développer un réseau d'acteurs locaux, entre élus et bénévoles. Parler alsacien, ça aide ! À partir 2005, je me suis retrouvé affecté comme technicien sur des opérations qui ne m'intéressaient pas tellement et j'ai été à deux ou trois reprises en grand déplacement en Bourgogne et Champagne-Ardenne. C'est en 2006 que j'ai pris la décision de me lancer dans un projet de thèse, profitant de l'accumulation d'un important matériel scientifique dans le domaine de l'archéologie du bâti. C'était un sujet qui était déjà très commenté, mais finalement peu étudié factuellement. J'ai mené ce projet sur un temps partiel, les dernières « scories » de l'engagement bénévole !

En 2007 s'est présentée l'opportunité d'un poste de médiéviste au Pôle d'Archéologie Interdépartemental Rhénan (PAIR), aujourd'hui Archéologie Alsace. Ce qui m'a attiré, c'était le développement des missions de valorisation et de conservation du patrimoine castral. Depuis cette quinzaine d'années passées chez Archéologie Alsace, j'ai eu de nombreuses occasions de m'investir dans des projets locaux de recherche, destinés à la valorisation du patrimoine, parallèlement à des opérations préventives classiques. Ce qui me motive particulièrement, c'est d'avoir constamment conscience de l'intérêt des acteurs locaux, dans une idée d'échanges permanents.

Un projet qui a marqué ton parcours ?

Sans aucun doute la fouille programmée dans le Jardin du Presbytère à Châtenois. Dès mon arrivée au PAIR, j'ai démarré ce projet de fouille en 2008, pour terminer l'ultime campagne en 2021. Cette fouille a été une très belle expérience illustrant l'important dynamisme d'une commune, animée par une forte volonté de valoriser son patrimoine. Sans l'initiative des élus locaux, le projet n'aurait pas vu le jour. Le gisement paraissait particulièrement intéressant du point de vue de la durée d'occupation continue entre l'Antiquité et la fin du Moyen Âge.

Cette fouille a aussi été une belle opportunité pour les

étudiants qui avaient ainsi accès à plusieurs thématiques et chronologies : une *villa* romaine, un lieu de collecte et de stockage de denrées incendié à la fin du premier Moyen Âge, un cimetière de la fin du premier Moyen Âge, des constructions associées à un lieu de pouvoir de l'évêque du XIII^e siècle, ainsi qu'un lieu de production viticole de la fin du second Moyen Âge. La découverte d'un bâtiment à pressoir associé aux caves de vinification peut être qualifié d'hors norme et unique pour l'archéologie de la viticulture de la fin du Moyen Âge. Cette fouille a également offert la première occurrence d'étude d'un théâtre d'opération de la Guerre des Paysans en 1525 !



Jacky au sommet du Ramstein à Scherwiller en 2020 (Cliché F. Schneikert)

Que penses-tu avoir apporté à la connaissance du patrimoine régional ? De quels travaux es-tu le plus fier ?

Dans les années 1990, on créait nos méthodes, on expérimentait beaucoup, en se glissant vers la professionnalisation. C'est aussi un moment où l'archéologie médiévale s'est institutionnalisée. Mon apport le plus important, je crois, est ma thèse que j'ai faite pour poser le socle de connaissances emmagasinées pendant près de deux décennies. Je suis resté dans le sujet qui m'intéressait, notamment à une époque où les châteaux étaient moins concernés par les prescriptions. Soutenue en 2012 et publiée en 2015, *L'art de bâtir dans les châteaux forts d'Alsace (X^e-XIII^e siècles)*, la thèse est conçue comme un outil de lecture des monuments, à destination d'un public très divers, y compris des architectes du patrimoine. Quand ils me disent avoir l'ouvrage sur leur bureau, j'estime que l'objectif fixé est atteint !

LA RESTAURATION DE L'AILE MÉDICALE DES BAINS MUNICIPAUX !

Par Alexandre KOSTKA, Professeur, Université de Strasbourg

Pour toutes celles et ceux qui aiment le patrimoine strasbourgeois, sauvons un ensemble Art nouveau de douches et cuves de l'aile médicale des Bains municipaux de Strasbourg de l'oubli et de la destruction !

Sauver un patrimoine que presque personne ne connaît est une gageure ! Au printemps dernier, toutes les associations s'occupant localement ou régionalement du patrimoine alsacien ont signé une tribune dans *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, demandant le maintien en fonction du seul élément classé monument historique de l'aile médicale des Bains municipaux, dessinés par Fritz Beblo (1910). Il s'agit d'un magnifique ensemble Art nouveau de douche et de cuve de bain. Soustrait aujourd'hui au regard, ce lieu a pourtant été en service jusqu'au jour de la fermeture de l'établissement en juin 2008.

Mais, depuis quatre ans, rien ne s'est passé. Alors que la rénovation de l'aile piscine, désormais sous gestion privée, a été menée avec des inflexions majeures grâce à la pression des associations (abandon de la proposition faite de « protéger » les piscines par un revêtement en inox, conservation du pourtour des cabines pour se changer au rez-de-chaussée...), la partie restée dans le giron municipal sera impitoyablement transformée selon le plan élaboré dès 2017, mais fort peu soucieux d'une protection à long terme du lieu. Lors d'une réunion tenue le 31 mars dernier, avec un préavis de seulement 48 heures, et à laquelle n'ont donc pu participer que quatre représentants des associations, nous a été dévoilé que cet ensemble – unique au monde – sera laissé à l'abandon. De plus, son infrastructure (par exemple, les gaines de ventilation) sera détruite, ce qui empêchera toute remise en service ultérieure.

Sur un budget global de 7 millions d'euros, pas un centime, en effet, ne sera investi pour maintenir ce patrimoine en état de fonctionnement. On peut ajouter que, sur une superficie de 1500 m², seuls 250 m² de surface utile au sport seront créés, alors que les deux étages supérieurs (d'environ 450 m²) seront réservés au personnel, un peu plus d'une vingtaine d'agents venant essen-

tiellement du Service municipal de santé.

Comme tous les Strasbourgeois, nous souscrivons bien sûr avec ferveur au projet sport-santé, mais sa mise en œuvre ne correspond ici ni aux intérêts de la population, ni au caractère patrimonial du lieu. Il s'agit bien plutôt, comme l'a dit un des rares esprits indépendants lors de cette réunion mémorable du 31 mars, d'un « vaisseau amiral du sport santé », qui répond davantage aux intérêts du capitaine et de son entourage que des usagers.

Selon l'estimation faite par les Services de la Ville de Strasbourg, il faudrait 100 000 euros pour remettre en état l'ensemble des bains et des douches. Chiche ! Cela ne représente que 1,4% du budget total de la rénovation, mais qu'il semble actuellement impossible de consacrer à ce qui devrait pourtant être une des priorités !

On ne peut qu'espérer que les décideurs politiques, momentanément absorbés sans doute par d'autres objectifs, finiront par penser aux générations futures et au bien collectif représenté par ce



Les douches de la salle d'hydrothérapie des bains de la Victoire (Cliché Giljean Klein)

patrimoine.

Nous souhaitons aussi que les Strasbourgeoises et Strasbourgeois puissent se faire prochainement une idée concrète de ce joyau patrimonial. Jusqu'à présent, il n'a été exposé qu'aux personnes invitées par les autorités municipales dans le cadre de visites guidées sans aucune discussion possible sur le fond de ce dossier. Les travaux viennent de commencer. Ne serait-il pas possible d'ouvrir durant quatre week-ends de suite le rez-de-chaussée de l'aile médicale, pour que chacun puisse découvrir plus largement la beauté de ce lieu et mesurer l'absurdité de vouloir les laisser végéter ? Seuls des lieux vivants, remplissant une véritable fonction, sont durablement protégés !

QUELQUES LECTURES...

BRAUN, Annette. *L'Abbaye d'Alspach*. Autoédition, Wintzenheim 2021, 174 pages.

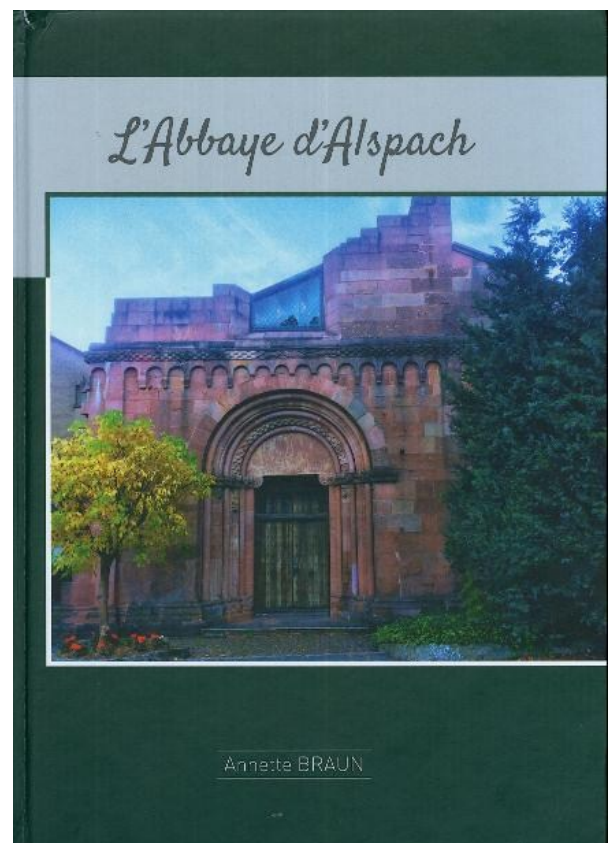
Les vestiges de l'abbatiale d'Alspach à Kayzersberg demeurent assez peu connus ni visités du fait qu'ils sont depuis plus de deux siècles enclavés dans l'emprise de bâtiments industriels actuellement cartonnerie. Le seul bâtiment qui en subsiste est l'église du XII^e siècle. Elle a déjà fait l'objet d'études savantes d'archéologues et historiens d'art mais l'histoire générale de l'abbaye restait à écrire, c'est maintenant chose faite grâce à ce livre. Ce dernier est le fruit de multiples recherches s'échelonnant depuis les lointaines origines jusqu'au passé récent. Les sources archivistiques ne sont pas seulement citées mais illustrées de nombreuses reproductions en fac-similé ce qui constitue un des intérêts de l'ouvrage. A l'appui de la relation historique l'autrice ne manque pas d'en rappeler le contexte politico-religieux élargi.

Alspach au début modeste prieuré bénédictin est une « fille » de la prestigieuse abbaye d'Hirsau et s'établit dans la première moitié du XII^e siècle, église consacrée en 1149. L'établissement tombe en désuétude à la fin du XIII^e siècle puis est racheté pour y installer définitivement une communauté de sœurs clarisses. Cette phase suivante constitue la grande période de l'abbaye troublée néanmoins par deux fois lors de guerre des Paysans puis la Guerre de Trente où des dévastations obligèrent temporairement les clarisses à trouver refuge en d'autres lieux. La Révolution entraîne la fin inéluctable de l'abbaye et le démantèlement de la substance architecturale des constructions vendues en 1794 comme Biens Nationaux en mains privées à des fins d'utilisations industrielles. Dans les décennies suivantes les bâtiments conventuels sont phagocytés et transformés au milieu de nouvelles constructions abritant tour à tour une usine textile, une teinturerie, une scierie et enfin l'actuelle cartonnerie. De l'église il ne subsiste alors que la nef amputée de ses parties hautes et de son bas-côté nord. En 1972 les restes de l'église qui entre temps avait été classés au titre des Monuments Historiques sont cédés pour le franc symbolique à la Société d'Histoire de Kayzersberg qui pourra enfin entreprendre leur sauvegarde, restauration et aménagement en espace culturel polyvalent, travaux terminés en 1995.

Dans l'ouvrage, l'historique et le descriptif ne sont pas traités sous un mode séquentiel linéaire mais par chapitres thématiques distincts ce qui peut déconcerter certains lecteurs ; ceci permet néanmoins d'approfondir sans l'alourdir l'ensemble des connaissances sur le sujet. Pour la partie architecturale l'auteure fait appel à la contribution du grand spécialiste Jean-Philippe Meyer un gage de qualité. Ajoutons aussi que l'illustration est abondante : 140 photographies et dessins. On peut regretter l'absence d'une description avec essai de restitu-

tion dessinée de l'état ancien mais il faut avouer que la carence d'indices et de documents ne le permettent pas et de même le site n'a jamais fait l'objet de fouilles aujourd'hui encore impossibles vu le contexte. Ce livre sauf pour quelques points de détail n'a pas lieu de remettre en cause de précédents travaux, il procède d'une nouvelle approche cette fois complète et très détaillée du sujet. A ce titre on peut estimer qu'il constituera désormais la référence.

Daniel GAYMARD



LAPARRA, Jean-Claude ; LOISELEUX-RAMOS, Patrice ; SZTUKA, Jean-Claude. *Les Sauveteurs du patrimoine lorrain : des « barbares » pas comme les autres 1914-1918*. Saumur : Éditions Olizel, 2021. 232 p. – Prix : 27 €

Réalisé en collaboration étroite par les trois auteurs, spécialistes de la période de la Grande Guerre, cet ouvrage porte sur un aspect particulier et une problématique souvent peu connue du premier conflit mondial : la préservation du patrimoine architectural, historique et archéologique en temps de guerre, en centrant ici le propos sur la Lorraine, une région que chacun d'entre eux connaît bien.

Une réglementation sur la protection des biens culturels a été élaborée dès avant la crise de 1914 au niveau international, avec la mise en place des conventions de La Haye, cosignées par les divers belligérants, y compris les Allemands. De graves infractions à ces conventions sont pourtant à mettre à l'actif de ces derniers en Belgique et en France avec, par exemple, l'incendie de la bibliothèque de Louvain et le bombardement de la cathédrale de Reims, sans compter de nombreuses destructions sur l'ensemble du front. Devant les protestations internationales unanimes face aux nouveaux « Barbares allemands », des initiatives privées sont relayées au plus haut niveau du gouvernement allemand dans le cadre du *Kunstschutz*. L'objectif est de contrebalancer l'effet désastreux des destructions du patrimoine de l'ennemi causées par l'armée en Belgique et en France et de redonner à l'Allemagne l'image d'un « pays de culture ». La propagande allemande va en faire ainsi un élément majeur de son action.

L'histoire de la naissance et de la mise en place du *Kunstschutz* est analysée dans la première partie de l'ouvrage, témoignant d'une prise de conscience progressive devant l'ampleur des destructions par faits de guerre. La nécessité impérieuse de protéger et de sauvegarder un patrimoine, de plus en plus menacé ou mis à mal par les opérations militaires, se fait jour et des règles et objectifs précis sont mis en place au sein des administrations civile et militaire. Ces opérations relevant du *Kunstschutz* sont réalisées à partir de 1916, en Lorraine, dans un environnement essentiellement militaire, avec l'autorisation et le soutien des niveaux hiérarchiques les plus élevés et l'emploi de moyens humains et matériels mis à disposition par l'armée pour la sécurisation des œuvres d'art.

La seconde partie présente la mise en œuvre concrète des actions de sauvegarde en Lorraine, à travers une

galerie de personnages qui ont œuvré dans le cadre de cette organisation alliant civils et militaires. Si certains noms comme celui de Johann Baptist Keune, directeur des Musées de Metz, sont souvent cités, d'autres étaient encore peu connus (Ludwig Burchard, Leo Mletzko, Friedrich Deiss...), voire totalement ignorés jusqu'aux recherches menées par les trois auteurs. Ces divers acteurs — sous-officiers et officiers pour la plupart —, investis à des degrés divers dans les actions de sauvegarde du patrimoine lorrain, ont pu être identifiés grâce à de longues et minutieuses recherches dans les archives, les rapports et publications. Chacun fait l'objet d'informations biographiques détaillées et de la présentation de son parcours pendant la guerre, permettant de mieux comprendre sa formation, sa personnalité, son comportement et ses motivations de ces hommes pour la préservation du « patrimoine de l'ennemi ». De nombreuses découvertes archéologiques ont été faites, entre autres lors des importants travaux de terrassement et de fortifications effectués par l'armée, ainsi à Norroy-lès-Pont-à-Mousson (Friedrich Walter), ou à Varviny (Josef Männlein). La mise en sécurité du patrimoine écrit et imprimé a bénéficié d'une

attention particulière, à travers la mission d'Aloys Ruppel.

Une troisième et dernière section évoque le contexte et l'environnement scientifique de ces actions à travers les contacts noués par leurs divers acteurs avec des archéologues et spécialistes reconnus, vers lesquels ils se sont souvent tournés pour identifier leurs découvertes : Robert Forrer et le Musée de Strasbourg en Alsace, le *Deutsches Archäologisches Institut* de Berlin ou encore la *Römisch-Germanische Kommission* de Francfort.

Cet ouvrage livre ainsi de multiples informations nouvelles et très documentées sur les actions de sauvegarde des biens culturels en Lorraine durant le premier conflit mondial, faisant sortir de l'ombre ses principaux acteurs. L'illustration mérite également d'être mentionnée car elle fait appel, elle aussi, à de nombreux documents inédits et renforce encore l'intérêt et l'attrait de cet ouvrage.

Bernadette SCHNITZLER



PARENT, Brigitte. *Histoire du Dinghof du chapitre Saint-Thomas de Strasbourg à Adelschoffen et des quatre Dietrich, Meier de père en fils*. Préface de Jean-Michel Boehler. Schiltigheim : Éditions Levang, octobre 2021. 85 p. - Prix : 15 €

Si plusieurs centaines de *Dinghöfe* ont existé en Alsace, peu ont fait l'objet d'une étude approfondie et le cas de celui de Schiltigheim constitue ainsi un exemple remarquable pour comprendre l'histoire et le fonctionnement de ces structures. Un *Dinghof* (terme généralement traduit par « cour domaniale » ou « cour colongère ») est non seulement un moyen de gestion et d'exploitation de la terre, mais aussi un centre de pouvoir et de décision, avec une fonction judiciaire qui permet de gérer les litiges. Cette gestion est collégiale et réunit, dans une assemblée délibérante annuelle, l'ensemble des tenanciers du domaine sous l'autorité d'un *Meier*, qui est le représentant unique de ces censiers vis-à-vis du seigneur, propriétaire des terres.

Implanté dans le hameau d'Adelschoffen, le *Dinghof*, dans l'actuelle commune de Schiltigheim, appartient au Chapitre Saint-Thomas, dont la propriété est confirmée en 1163 par l'empereur Frédéric Barberousse. Le Chapitre Saint-Thomas reste le propriétaire des terres durant plusieurs siècles et bien au-delà de la Révolution, jusqu'en 1827, date à laquelle le site est vendu.

Inhabitée depuis 1985, cette demeure était menacée de destruction, heureusement évitée désormais grâce à l'action déterminante de l'association créée, autour de Berthe Beyer, pour sauvegarder, protéger et valoriser cet édifice appartenant au patrimoine historique de Schiltigheim. La restauration en a été engagée en 2019 et se poursuivra dans les années à venir.

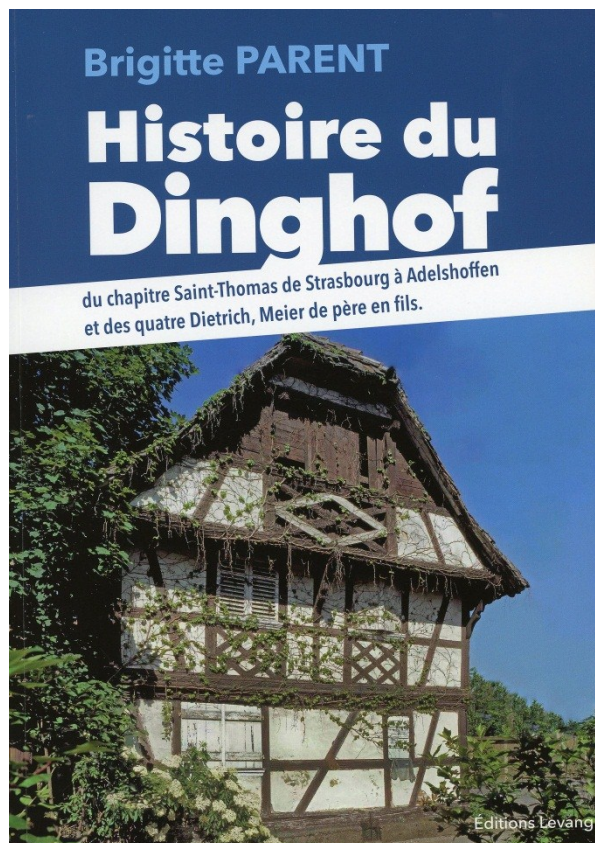
Les recherches très minutieuses menées par Brigitte Parent, avec l'aide de plusieurs historiens et spécialistes régionaux, mettent en lumière la longue histoire non seulement des lieux, mais aussi des personnages qui ont été à la tête de ce *Dinghof* durant de longs siècles. Un chapitre spécifique relate l'histoire et la généalogie de la famille Dietrich, qui a géré ce *Dinghof* avec une remarquable longévité sur huit générations, de 1626 à 1887, ce qui leur a permis de devenir progressivement des notables et d'accéder au statut de bourgeoisie.

L'ouvrage comporte également une analyse architecturale précise de l'édifice, de ses techniques de construc-

tion et de l'évolution du bâti, en lien avec l'étude faite par Lucie Jeanneret en 2020. La partie primitive de la construction remonte à 1684-1685 comme le révèle une analyse par dendrochronologie d'un bois de charpente, avec un agrandissement vers l'ouest en 1752 ; la construction reste modeste, mais est très soignée, avec en particulier la loggia du pignon sur rue, le tout étant parfaitement conforme à ce que l'on sait des logis paysans alsaciens de ces périodes.

Plusieurs références sont faites aussi par l'auteur aux fouilles archéologiques menées par l'Inrap en avril 2017, puis par Archéologie Alsace en 2018, rappelant l'ancienneté du site, densément occupé dès le Néolithique, ainsi qu'à l'époque mérovingienne. Des structures de stockage creusées dans le loess, s'échelonnant de la Préhistoire au Bas Moyen Âge, ont ainsi été identifiées, ouvrant une dimension nouvelle à l'histoire des lieux sur la longue durée. On regrette un peu toutefois de ne pas en apprendre davantage à ce propos et qu'aucun chapitre ne présente une synthèse des observations archéologiques effectuées. On peut donc souhaiter qu'un second tome vienne, à terme, compléter ce premier et très complet volet historique.

Bernadette SCHNITZLER



BULLETIN D'ADHÉSION / REJOIGNEZ-NOUS !

À renvoyer à la SCMHA, Hôtel des Joham de Mundolsheim, 15 rue des Juifs, 67000 Strasbourg, accompagné du règlement par chèque bancaire ou par virement bancaire sur le compte de la société :

IBAN : FR76 1027 8010 8400 0208 2490 191 BIC CMCIFR2A

M./M^{me}

Adresse

.....

Téléphone / Courriel

.....

Souhaite(nt) adhérer à la SCMHA pour une cotisation de €.

Date :

Signature :

Membre titulaire	35 €	Couple titulaire	45 €
Membre bienfaiteur	55 €	Couple bienfaiteur	66 €
Membre étudiant	20 €	Couple étudiant	30 €

Votre adhésion vous donne droit aux *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire* de l'année courante, à l'entrée aux conférences, à l'accès gratuit aux Musées de la Ville de Strasbourg et à la participation aux sorties. Un reçu fiscal est établi pour les dons.

Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace - SCMHA -

Siège social : Palais Rohan, 2 place du Château, 67000 Strasbourg

Adresse postale : Hôtel des Joham de Mundolsheim, 15 rue des Juifs, 67000 Strasbourg

03 88 35 94 62 - scmha@orange.fr - www.scmha.alsace